

Table des matières

Premier service	11
1. Le degré zéro du sexe	25
2. La répression du ça ou les filets de la censure	35
3. Jouer / aimer	47
4. Le pervers à la raquette sur le divan de la psychanalyse	59
5. Le rire de la désublimation	69
6. Rêves de balles	81
7. Le désenfouissement de la violence : du court au théâtre de la cruauté	91
8. Perversions sociales	107
9. Le glissement de terrain : du Réel à l'Imaginaire	127
10. Voyeurisme et exhibitionnisme	139
11. Les glissements progressifs de la tenue	151
12. Les fétiches ou le corps accessoirisé	163
13. La danse ambiguë	171
14. De Lolita à Tatiana Golovin	175

15. Vénus et Mars	187
16. Monsieur Hulot ou le charme discret du dilettantisme	193
17. Magie proustienne	201
18. Le joueur obsessionnel	211
19. Les jouissances du filet et du fond de court	223
20. <i>Carpe diem</i>	233
21. Jeu est un autre	251
22. Le duel amoureux	257
23. Double mixte ou partie carrée	269
24. La Passion joyeuse	275
Bibliographie simplifiée	283

Préface

Quel joueur de tennis n'a pas, à la vue d'une série de balles neuves tout juste sorties de leur boîte, d'un cordage bien retendu, d'un court d'avril impeccablement roulé, d'un adversaire inespérément aimable, voire – pourquoi pas ? – souriant et fair-play ou même encore, comble de félicité, à la vision d'une jolie partenaire arborant une nouvelle tenue printanière, oui, quel manieur de raquette avéré, qu'il soit haut classé ou simple amateur, n'a pas alors cru, en toute naïve bonne foi, qu'il abordait enfin aux rivages du paradis sur terre... battue ?

Or précisément, le tennis – c'est l'un des principaux mérites de ce livre de nous le rappeler avec intelligence - est un sport où l'érotisme, celui qui rassemble les êtres en général comme celui qui unit les sexes opposés, ne cesse de s'immiscer avec une puissance latente toute particulière. Non seulement parce que tout y est prévu pour qu'hommes et femmes puissent éventuellement y pratiquer ensemble avec humour, grâce, bonhomie et délicieuse ambiguïté, mais aussi parce que le jeu de paume, dont il est issu, continue d'y imposer en secret son exigence esthétique : les plus beaux gestes venant se parachever au dessus du filet par les superbes trajectoires des filantes et bondissantes petites planètes jaunes placées sur orbite entre nos raquettes.

Franck Evrard l'a noté à la suite d'André Lichtenberger (dans son savoureux ouvrage intitulé *Tennis et Tennisieurs*) la pratique du tennis induit à un aimable cabotinage et j'ajouterais pour ma part qu'il induit bien souvent aussi au plus nécessaire des marivaudages. Car en réalité – autre thème abordé par ce livre si riche en aperçus de toutes sortes – le tennis est un langage et il est amusant de se souvenir à ce propos qu'un auteur célèbre¹ du début du siècle dernier, en train de deviser avec un ami tout en admirant en contrebas quelques-uns(e)s des premiers « tennismen et tenniswomen » de son temps en train de s'ébattre sur un court improvisé, faisait observer à son interlocuteur qu'« une bonne conversation ressemblait à un jeu de raquettes avec de bondissantes paroles souples ».

Il est par ailleurs important de noter que le tennis, contrairement à tant d'autres sports, a toujours accordé une place de premier plan à l'élément féminin. Je remarque d'ailleurs, en habitué des grands tournois, qu'à notre époque de technique robotisée et répétitive, la plupart des véritables *aficionados* (je ne veux pas seulement parler des vieillards au regard luisant qui, à Roland Garros, s'assemblent derrière le court où s'entraînent Sharapova et Anna Ivanovic...) se retrouvent plus volontiers au bord des courts où ont lieu des matchs féminins – lesquels continuent de faire place à une certaine finesse et à une certaine grâce – plutôt qu'au bord de ceux où s'éternisent les laborieux bras de fer masculins.

1. Maupassant lui-même qui, par ailleurs, faisait pourtant profession de détester ces snobs de la bonne société.

Je dois toutefois tempérer ici l'ardeur lyrique auquel on pourrait être tenté de s'abandonner en remarquant – fruit d'une longue expérience de la vie de club – que les couples de longue date, principalement ceux que l'institution du mariage a sacralisés, ne peuvent faire équipe en double-mixte sans risquer la scène de ménage majeure : preuve supplémentaire, s'il en est, que le mariage peut être fatal à l'érotisme ! Cependant, pour ne pas m'enliser dans le facile humour de vestiaire – autre aspect inéluctable de la pratique sportive – j'ajouterai que ce livre hautement érudit et savamment documenté est une captivante promenade au travers des nombreux autres ouvrages où il est fait allusion au tennis et à ses à côtés. Sont en effet ici compilés une multiplicité de textes d'où l'auteur extrait pour nous, avec talent et pertinence, une kyrielle de citations à méditer. Notre pratique enthousiaste peut alors s'accroître d'un écho poétique qui en rehausse le charme rétrospectif et nous console au besoin (et nous en avons souvent besoin, hélas !) de nos multiples déboires sur le plan compétitif.

Je dirai, enfin, que ce livre ne se contente donc pas d'être un passionnant voyage guidé sur la littérature nommément ou indirectement tennistique mais qu'il peut en outre servir de viatique à tout joueur intelligent, s'interrogeant fatalement avec une certaine inquiétude sur les arrières plans psychiques (un tantinet pathologiques parfois, il faut l'admettre) de sa ferveur pour un jeu parfois si frustrant – les aléas inévitables des faux rebonds, du vent, du terrain trop lourd, des adversaires retors et arnaqueurs, sans parler de la méforme imprévisible y tournant plus d'une fois au récurrent cauchemar sado-masochiste... Oui, il me

semble que tout amateur assidu et fatalement éprouvé par l'adversité tortueuse du sort ludique, devrait lire et relire ce livre afin d'y puiser une certaine sagesse et un véritable esprit sportif applicables non seulement sur le court mais dans l'existence elle-même – *cette affaire aussi controversée qu'un match difficile* – se rassérénant peut-être alors avec des citations telles que celle-ci¹ :

« Rares sont les hommes qui ne se sont maintes et maintes fois laissés aller à de longs moments de désenchantement et de désespoir, mais l'homme raisonnable, lorsqu'il souffre ainsi, saisit alors sa raquette, se plante sur ses membres postérieurs lance sa balle, et, en servant un ace, crie d'une voix haute et claire à son adversaire resté sur place comme une chiffre : "Au diable monsieur, les détresses cafardières, saluons la bonne suée que nous allons prendre !" ».

Denis Grozdanovitch

1. Extraite du livre de J.P Donleavy intitulé *Le tennis De Alfonse* et citée ici page 279.

« En mettant l'accent sur les aspects érotiques de la Pulsion de tennis, vous êtes, je le crains, la victime inconsciente des langues romanes. Le sexe est incompatible avec le tennis. Tant qu'il n'a pas atteint la maturité nécessaire pour unir ces deux grandes pulsions, l'individu sain doit pratiquer l'abstinence. Afin de ne pas induire mes lecteurs espagnols en erreur, vous ne devez pas mettre en évidence la primauté relative du tennis sur le sexe. »

Lettre de Freud au traducteur espagnol, 1909
Texte revu et corrigé par Théodor Saretsky dans
Le Tennis et la sexualité

« McEnroe est encore en train de gagner virevoltant, bondissant, tenant toute l'étendue du filet... Il vient de réussir un premier service imparable... Un *ace*... Il faudrait écrire comme ça... La balle fulgurant sur le côté droit... Juste dans l'angle... Sur le point fuyant de l'angle... On dirait un ange du Caravage, agressif, rapide, venant renverser les cartes de la pesanteur... »

Philippe Sollers, *Femmes*

« Comme l'écriture. Exactement comme l'écriture. Je me jette aveuglément dans la phrase, je m'y jette à corps perdu sans avoir peur, je lâche mes coups avec confiance (comme on le dit des tennismen), ma gestuelle mentale est profonde, généreuse, aboutie, il y a toujours cette seconde d'oubli où on s'absente à soi-même pour s'en remettre aveuglément à l'ampleur instinctive du jeté (presque un petit suicide), du lancer, de la

frappe délivrée – aucune vision intellectuelle de l'issue n'est possible : la conscience se condense tout entière dans le bras, dans la main, dans les doigts – et la phrase s'accomplit comme un miracle, la balle passe au ras du filet, la balle s'écrase sur la ligne de fond, la balle reproduit dans les airs le tracé de la ligne sur le sol et franchit avec éclat l'adversaire qui se trouve au filet (dans l'écriture l'adversaire c'est soi-même et la peur de soi-même : c'est lui en général qui intercepte la phrase que l'on écrit mollement, sans confiance, avec le bras qui tremble). »

Éric Reinhardt, *Cendrillon*

Premier service

La première fois où l'occasion me fut donnée de jouer au tennis, est inextricablement liée à un sentiment de profanation. Loin d'être vierge, mon imaginaire du tennis était déjà nourri de mythologies sociales, celles d'un sport qui lave plus blanc, de joueurs aristocratiques en pantalon de flanelle sur fond sépia, d'hommes-machines comme Borg qui inspiraient la distance et le respect par leur impassibilité, de grandes cérémonies à la ritualité collective un peu creuse comme Roland-Garros, d'un fair-play à toute épreuve qui conduisait des joueurs en voie de sainteté comme Mats Wilander à rendre une balle de match douteuse à leur adversaire. Pourtant, ce *sacré*, dont l'étymologie latine (*sacer*) renvoie à ce qui est séparé, soustrait, ôté de l'usage commun, je m'en libérais en le profanant, en me tenant hors du *fanum*, le temple. Je détournais le jeu de la sphère du sacré, je transformais une rencontre rituelle en une simple partie de plaisir. Le quick ou la terre battue foulés ne m'inspiraient aucune vénération particulière. Taper dans la balle en suant, en crachant et en ahanant suffisaient à mon bonheur...

La trentaine passée quand je me jugeais perdu pour le football du samedi après-midi, le vétéran du polygone de Vincennes rejoignit les courts municipaux de son quartier. J'éprouvais le sentiment désagréable de commettre une

double traîtrise. Après avoir connu les joies d'un sport collectif populaire, après avoir exalté sur le terrain et en ville les solidarités indéfectibles du groupe, je m'adonnais à un sport individualiste, légèrement cynique, pratiqué par les classes moyennes et supérieures. Après avoir gaspillé un trop-plein d'énergie physique et sexuelle sur les terrains de football, je pratiquais un sport « bourgeois », « comme il faut », qui, comme le dit Bourdieu, fait reculer au-delà de la jeunesse l'âge limite de la pratique. Infidèle à la classe ouvrière, j'adhérais à ces réseaux sans âme de bobos qui soignent leur forme physique le dimanche matin en cultivant le souci de soi. Un peu comme cette bande de copains quadragénaires d'*Un Eléphant ça trompe énormément* (1976) et de *Nous irons tous au paradis* (1977) d'Yves Robert. Infidèle à mon sexe, je renonçais à la camaraderie virile des vestiaires et aux empoignades sur le terrain, pour m'ouvrir aux séductions mystérieuses du narcissisme féminin. Ne risquais-je pas, moi qu'on comparait autrefois à l'arrière Hrubesch du Hambourg SV pour sa force aveugle et un antihumanisme au niveau des crampons, de devenir une sorte de dandy maniéré, de Brummel de la raquette ou un Y.S.L du lift ! Ces réticences ne durèrent pas longtemps. Je pus préserver, non un fond de violence machiste, mais un je-ne-sais-quoi de folie sauvage, de fureur mystérieuse, un certain dérèglement des sens, un goût de la perversion qui m'ont toujours été nécessaires dans la pratique du sport. D'ailleurs des observateurs bienveillants m'étiquetèrent

joueur hystérique en raison des folles cabrioles et galipettes esquissées près du filet, des râles et cris suggérant la montée de la jouissance.

Un court de tennis constitue un univers personnel, une géographie intime singulière, un paysage désirable qui, à travers les trajectoires de la balle et les déplacements du joueur, avec ses zones d'ombres et de brouillard, avec sa richesse sensorielle, décrit un certain type de séjour au monde, une certaine manière de tisser des liens avec soi, les autres, un certain mode d'existence de même qu'il nous informe sur nos passions. Nombreuses œuvres littéraires ou cinématographiques montrent que le paysage d'un court peut se lire comme la rencontre entre une conscience et le monde. En dehors des développements apologétiques ou idéologiques, le tennis qui met en jeu les relations fondamentales de l'être au monde, aux autres et à Dieu prend une coloration affective souvent intense. Les lieux, du vestiaire à la ligne de fond de court en passant par la chaise arbitrale, le grillage ou la terrasse de café après la partie, les figures humaines, les fantasmes liés à l'univers du sport, s'ordonnent en une vision du monde personnelle dont il faudrait chercher le sens et la cohérence. Or, ceux-ci se nichent moins au niveau des grandes idées métaphysiques, des thèses philosophiques ou politiques qu'au niveau des sensations concrètes, des rêveries substantielles, des préférences ou des dégoûts pour des matières (la magie du corps glissant facilement sur la terre en une caresse légère, la sensualité d'une balle duveteuse), des états qui ressemblent le

plus souvent à des instants magiques et fulgurants invitant à l'extase, à la transe comme chez Denis Grozdanovitch ou à l'orgasme comme chez Vladimir Nabokov. Tout en objectivant l'émotion, la littérature révèle la logique singulière du désir qui se manifeste dans la passion pour le tennis, comme joueur ou comme supporter. Parce qu'il investit le corps tout entier, ce jeu fait de détours et d'écarts présente souvent une dimension sensuelle et érotique. Le désir qui s'y avoue parfois jusqu'à l'obsession, peut même connaître un arrêt fétichiste ou une bifurcation perverse à travers le sadomasochisme, l'exhibitionnisme ou le voyeurisme. Or, cette dimension sexuelle et érotique du tennis est systématiquement gommée par les valeurs hygiéniques et éthiques associées à ce sport dès son origine.

Et si la sublimation, pourrait-on se demander avec Gilles Deleuze, ratait tout ce qui se passe en profondeur et en hauteur sur un court de tennis, les lignes de fuite, l'arpentage de plans, l'art des surfaces, les chutes, les « multiplicités », les « singularités », les « intensités », les « événements », le jeu de territorialisation et de déterritorialisation ! Au lieu de la hauteur platonicienne qui oriente la philosophie, de la ligne droite, de la racine, il s'agit de « faire rhizome », de laisser jouer le devenir pluriel du désir. Pour cela, il faut se méfier, dit l'auteur de *L'Anti-Œdipe*, de la psychanalyse, cette « machine de subjectivation » qui empêche toute production du désir, qui réduit et conjure l'inconscient, qui apprend le Manque, la Culture, la Loi et impose la sublimation et la déssexualisation de la pensée. Car l'ennemi qui

se niche au cœur de l'inconscient, sera toujours... le désir. Dans une perspective empruntée au philosophe, il faut lire le court de tennis comme un champ d'immanence ou plan de consistance, où se produisent des *continuums* d'intensités, des conjugaisons de flux, des émissions de particules à vitesses variables. Comme dans la ritournelle fait de territorialisations et de déterritorialisations, l'échange de tennis est emporté sur une ligne mélodique. Le désir passe et se meut selon des vitesses variables et des affects flottants. Il est peut-être moins question de faire des points que de tracer des lignes variables, sans origine, poussant au milieu, des lignes qui peuvent se combiner différemment. L'erreur serait d'arrêter le processus du désir par le plaisir qui assigne l'affect, qui lui trouve un objet à obtenir, lui donne un point où se décharger. Il serait aussi erroné de soumettre le désir à une Loi et un Manque comme si le manque et la privation pouvaient donner le désir. Le tennis comme l'amour courtois a deux ennemis, la transcendance religieuse du manque et l'interruption hédoniste qu'impose le plaisir comme décharge. Aussi faut-il penser la sexualité comme un flux parmi d'autres, qui entre en conjonction avec d'autres flux dans un jeu de mouvement et de repos. Loin de la sublimation idéalisante comme de la construction de petites machines perverses ou sadiques, la sexualité aspire au voisinage, à la conjugaison de flux pour former un bloc de devenir. Dans un échange entre deux joueurs, il s'agit moins de la rencontre entre deux entités sexuées, pris dans un appareil binaire qu'un devenir changeant et vivant. Si, à l'origine, le tennis apparaît comme une machine binaire avec des lignes découpées, planifiées,

qui fixe des oppositions, des dualismes (classes sociales, sexes) et procède par ségrégations, cet agencement donné avec son code, sa territorialité, ses contraintes, ses appareils de pouvoir, est dérouté par des mouvements de fuite, de petites fêlures, mixtes sexuels, mélange des classes qui apparaissent comme autant de flux de déterritorialisation. Animalité, enfance, féminité valent par leur coefficient d'altérité ou de déterritorialisation absolue, en ouvrant à un au-delà de la forme. L'affectivité s'émancipe de ses repères traditionnels, pour emprunter des lignes de fuite. Par rapport à un état défini par le mâle adulte, le devenir fait fuir des situations constituées de dichotomies (masculin-féminin, adulte-enfant, hétérosexuel-homosexuel, etc.) ; l'issue est dans le vacillement, l'affolement, la désorganisation d'une situation. Loin d'être une déviance, la perversion (déviation quant au but et quant à l'objet) constitue une manière de contester la légitimité de ce qui est, de suspendre (et non de nier ou de détruire) et faire fuir pour ouvrir sur autre chose. Refusant l'alternative comme loi du possible et la dialectique comme réconciliation synthétique, le pervers joue les lignes de fuite, trace des diagonales vertigineuses, modifie la carte, en dehors des formes fixes du monde. Les rebonds imprévisibles et merveilleux de la balle comme dans *Les Vacances de Monsieur Hulot* de Jacques Tati lui donnent la voie à suivre...

Aussi cet essai a-t-il pour ambition de montrer que le pouvoir troublant du tennis vient moins des interprétations pansexualistes réduisant les composantes du sport à des symboles sexuels comme la raquette que d'un jeu

complexe et ambigu fait de déplacements et d'ouvertures : désenfouissement de la violence refoulée ou du désir réprimé qui font retour, glissement de terrain du Réel à la sphère de l'Imaginaire, dérives et contaminations sociales. Inséparable du voyeurisme et de l'exhibitionnisme, la pratique du tennis produit un spectacle sexué qui séduit par sa monstration de corps dénudés, accessoirisés, qui trouble par l'ambiguïté de ses danses sensuelles. La désacralisation passe par un retour à l'enfance, ce lieu originel où le sérieux de l'existence, la logique raisonnable de l'adulte sont profanées, ce territoire magique où le sérieux est à la recherche d'un corps perdu pour toujours. Les figures flottantes de Lolita, du joueur « proustien », du dilettante Monsieur Hulot, sont de celles qui produisent des « blocs d'enfance ». Sous la réalité géométrique du court se dissimule un terrain vague propice à toutes les aventures de l'imaginaire. Comme la littérature, ce lieu où, selon Renaud Camus¹, « la fiction devient ce passage sans fin », cet espace en devenir des associations, des jeux entre les mots, des métaphores et des métonymies, le tennis propose un univers de reflets symétriques et d'inversions en reliant par l'échange de balles, « échange toujours épousé, toujours décevant, toujours brisé », des êtres à la fois opposés et identiques avec leurs habits blancs. Regarder le spectacle d'une rencontre de tennis ou lire un livre, c'est épouser le trajet incertain qui associe et oppose des mots, des balles, des êtres. C'est être à l'écoute des échos de textes antérieurs et percevoir les résonances inconscientes de la balle rebon-

1. Renaud CAMUS, *Passage*, Paris, Textes / Flammarion, 1975.

dissant en soi. Du côté de l'entre-deux, le filet, tissu rêveur fait d'un entrelacs de mailles et de trous, d'un mixte de liens et de vides, symbolise la page et le paysage que sont le livre et le court. Cloison qui sépare et exile en traçant des limites, le filet est aussi un miroir du je et du jeu qui favorise l'échange, autorise des permutations et favorise des « passages » de territoire. L'ambition de cet essai serait de restituer quelques fragments de ce territoire d'échanges infinis, de ce réseau de relations sexuelles, sportives et textuelles marqué par l'imprévisible.

Est-il bien sérieux de consacrer un essai à une érotique du tennis ? Appliquer la parabole de la Caverne platonicienne à l'initiation lumineuse au tennis, comparer Henri Leconte à Nietzsche, McEnroe à un ange du Caravage, Björn Borg au Christ, pourra sembler participer de la mentalité postmoderne dans sa manière d'adopter le désir de divertissement et de le promouvoir au rang de culture. On pourra soupçonner cet essai de vouer un culte aux images, aux illusions et aux leurres, de vénérer la production du spectaculaire en délaissant le sens de la profondeur comme celui du Sacré. Recherchant le plaisir immédiat, la stimulation du désir, affirmant l'ego, la postmodernité se veut gaie. Faut-il voir dans cette passion pour le tennis et ce plaisir de l'instantanéité une manifestation de l'hédonisme et de l'individualisme occidental comme l'écrit Alain Finkielkraut pour qui « c'est désormais le principe de plaisir, forme postmoderne de l'intérêt particulier – qui régit la vie

spirituelle »¹ ? La culture de la raquette et de la balle jaune ne relève-t-elle pas de cette régression douce d'une communication qui privilégie le *feeling* au détriment des mots et du langage, qui valorise le « jeune » contre la vérité de la culture ? Sans doute. Mais la postmodernité se caractérise aussi par une culture du sentiment ou des impressions. Selon Michel Maffesoli², elle réside dans une recherche de l'esthétique en tant qu'*aesthesis*, sensations, partage de sensations, « sentir commun ». Le spectacle donné par les tournois de Roland-Garros ou de Wimbledon offre à l'individu la possibilité de partager ces sensations et de communier par le jeu de la vibration.

Certains intellectuels et écrivains, écartelés entre la passion individuelle pour un sport (en particulier le football) et leur conscience critique face aux dangers de celui-ci trouvent souvent une fausse issue par l'abandon de l'un des deux termes. Ainsi s'explique par exemple l'attitude cynique et postmoderne du passionné de football qui est prêt à occulter l'arrière-plan politique et idéologique, à refouler l'aliénation populaire pour jouir égoïstement du plaisir éphémère du ballon rond. Avec le tennis, sport individualiste, né dans l'aristocratie, la question du plaisir pose moins de problèmes. Même si le tennis peut faire l'objet de critiques tant il a été récupéré par la logique marchande, les stratégies publicitaires, il est difficile de le considérer

1. Alain FINKIELKRAUT, *La Défaite de la pensée*, Paris, Gallimard, 1987, p. 150.

2. Michel MAFFESOLI, *La Contemplation du monde*, Paris, Grasset, 1993.

seulement comme un opium du peuple qui canalise les énergies menaçant d'ébranler l'ordre établi ou de le réduire à un marqueur social destiné à reproduire les différences socio-culturelles. Aussi sans exclure la lucidité critique, cet essai n'hésitera pas à exalter discrètement les plaisirs infimes et fugaces de l'existence, la sensualité de la danse tennistique en cédant parfois à la tentation lyrique d'adhérer instinctivement à la magie du « beau jeu ».

Si une érotique du tennis se fonde nécessairement sur les rapprochements réels ou métaphoriques entre Eros (et ses motifs comme l'amour, le désir, le corps ou la séduction) et l'univers du tennis, elle ne peut occulter la dimension littéraire de la fiction et de la représentation. Chez des écrivains comme Albert Cohen, Vladimir Nabokov ou Philippe Sollers, l'érotisme par exemple de la joueuse de tennis est indissociablement lié à une problématique de l'écriture. Objet singulier et complexe, le tennis entretient des relations de complicité avec le langage et la littérature comme le révèle l'extrait de *Cendrillon* d'Eric Reinhardt, cité dans l'épigraphe. Pas seulement parce qu'il est un art comme le théâtre, la danse et la musique... mais aussi parce qu'il est possible de rapprocher la geste du poignet et le geste de l'écriture à partir de critères comme la lucidité, la créativité, l'écart ou l'attrance pour une certaine opacité. Comme les grands écrivains et les grands philosophes, les grands tennismen possèdent un style particulier qui les différencie entre eux. Leur jeu entre fiction et réalité, vérité

et mensonge, se caractérise par des déplacements, des avancées avec des bonds, des vitesses, des glissements, des retards ou progrès imprévisibles qui résistent à la pensée analytique et se dérobent à l’emprise du langage. La maïeutique socratique de Borg, si épuisante pour ses adversaires, se distingue de l’art du débordement ironique chez Jimmy Connors, du jeu encyclopédique et aristotélicien de Roger Federer, des contrepoints bouffons de Novak Djokovic, des lifts stoïciens de Rafael Nadal, héros de la volonté lucide se confrontant à son adversaire comme au destin et à la fatalité¹ ou des fulgurances rimbaldiennes d’un John McEnroe dont les coups insensés déréglaient la raison. De la même façon que les grands joueurs accomplissent des gestes qui constituent autant d’aberrations techniques (le revers de Connors, le service de McEnroe) par rapport à un modèle standard, les écrivains les plus intéressants sont ceux qui inventent une écriture différente. Dans les deux cas, il s’agit de trouver une diction singulière du désir, de ses trajectoires et de ses rebonds. Comment dire le plaisir ineffable procuré par le spectacle du duel entre les joueurs, une passion qui se nourrit parfois moins de mots que de chiffres ? Comment transcrire l’instant magique où le

1. On se reportera à l’article « Concepts sur court » d’Alain Zysset qui montre comment le style, la gestion de l’effort et l’approche de l’adversaire définissent des « personnages conceptuels ». Roger Federer serait le vertueux Aristote sachant se gouverner par ce qu’il y en lui de meilleur, Novak Djokovic, toujours prompt à imiter ses adversaires (le réajustement du slip de Nadal avant de servir) serait l’ironiste pointant « l’incomplétude du tennis comme expérience humaine, son ennui latent ». Rafael Nadal est identifié au héros stoïcien dont la volonté affronte farouchement les hasards de la réalité.

bras ajuste un passing en trouvant un angle impossible? Comment rendre la dramaturgie imprévisible d'un match où les ratés alternent avec des coups magiques, où le service « perdu » pendant quelques jeux fait soudain sa miraculeuse réapparition ?

Ce qui rapproche encore littérature et tennis, est qu'ils ne seront jamais de simples et inoffensifs divertissements tant ils relèvent tous deux de ce « régime pervers » dont parle Roland Barthes à propos de l'écriture. Cette perversion ne doit pas être comprise comme un symptôme ou une déviance sexuelle – ce qui reviendrait à imposer un ordre sexuel avec sa norme et ses écarts – mais comme une ruse de l'érotisme qui consiste à imposer la jouissance comme seule loi. La vraie perversion à l'œuvre dans les textes ou dans la pratique du tennis est de proposer le plaisir en soi, comme une fin absolue. Selon Roland Barthes dans *Le Plaisir du texte*, la littérature entre en rapport avec le corps de jouissance. C'est à partir du texte et par le texte que le corps sensuel, charnel, érotique, nous est révélé : « Le plaisir du texte, c'est ce moment où mon corps va suivre ses propres idées – car mon corps n'a pas les mêmes idées que moi. »¹ Ce langage sensuel du corps, indifférent à toute morale puritaine, n'est-il pas aussi celui de la danse tennistique si ambiguë et troublante ! Lorsqu'ils procurent une émotion, le tennis et la littérature se situent aux antipodes d'une communication conformiste, directe et transparente. Ils ouvrent sur un plaisir qui naît de l'ambiguïté et

1. Roland BARTHES, *Le Plaisir du texte*, Paris, Seuil, 1973, p. 30.

de l'indétermination de la vie, des mots et du jeu. Le tennis et la littérature ont un pouvoir de retentissement sur notre sensibilité esthétique et notre imaginaire érotique quand l'improvisation géniale du geste l'emporte sur le jeu de crocodile, lorsqu'un signifiant inhabituel prend le pas sur le cliché attendu pour révéler une écriture authentique qui serait l'équivalent de la sensation et rendrait par les mots, les jeux de rythmes, les sonorités, la totalité d'une expérience. L'un et l'autre se définissent alors peut-être moins comme des formes d'expression artistique que comme de merveilleux *terrains* d'expérience où le corps, la pensée et l'écriture s'ouvrent à l'altérité et à la différence, où les vérités incertaines de l'existence et les mystères du désir nous sont donnés à lire et interpréter.

Animée elle aussi par un principe de plaisir, la lecture à l'image des joueurs de tennis et de leur jeu, se fera tour à tour fétichiste, obsessionnelle, paranoïaque, hystérique, perverse, autrement dit polymorphe. À travers des micro-lectures¹ attentives au détail (la balle, la raquette, le filet, le short, le poignet, le blanc, la goutte de sueur), elle se donnera pour ambition d'explorer les interrelations entre l'échange tennistique, le rapport amoureux et la relation textuelle. À partir de quelques lignes et quelques motifs, il s'agit de retranscrire la sensibilité et la sensualité du corps

1. Une « microlecture » est le terme que Jean-Pierre Richard donne à sa lecture du petit, un fragment, un grain de texte, un détail, qui manifestent la singularité d'une logique sensuelle. De ce spécialiste de la critique thématique qui fut mon directeur de thèse, j'ai sans doute conservé « ce vœu de myopie » critique.

du joueur comme celui du texte écrit. Évitant toute idéalisation comme tout *sexocentrisme*, les pages qui suivent s'efforceront de rendre la séduction opérée par des fragments sollicitant le corps et l'esprit ainsi que le plaisir de jouer avec et entre les lignes.